

Une loi '101' à la française — a possible résumé

En France, de nos jours, l'usage de l'anglais dans des situations où l'on s'attendrait plutôt à ce que les francophones s'expriment dans leur propre langue, semble être tellement répandu, et si saugrenu, que cela commence à provoquer des réactions de "défense de la langue française".

Faut-il, pour éviter les incidences fâcheuses (danger de mort causé par la vente d'armes sans mode d'emploi imprimé en français) ou burlesques (organismes officiels français correspondant entre eux en anglais), faut-il rendre tous les Français bilingues? Ou faut-il plutôt, même en admettant que les Français ne parlent pas assez les langues étrangères, tirer des conclusions plus pratiques du fait que, depuis vingt-cinq ans, le français est redevenu, lui aussi, une langue importante à l'échelle internationale?

Il convient d'ajouter que depuis une décennie, il existe une loi qui, si on l'avait respectée au niveau gouvernemental lui-même, aurait pu (et dû) empêcher les tragédies et les farces citées ci-dessus. C'est pour remédier à cette situation qu'un député présente une nouvelle proposition de loi (qui coïncide d'ailleurs avec un projet de loi visant le même but): se modelant sur la célèbre Charte de la langue française en vigueur depuis 1977 au Canada, la loi dite "101", ce texte aurait l'effet de privilégier l'emploi du français dans toutes les circonstances de la vie quotidienne, sans pour autant chercher à décourager l'usage d'anglo-américanismes dans le vent et éphémères.

Des intellectuels francophones domiciliés en France louent cette démarche, y voyant la preuve que les Français s'ouvrent désormais à l'influence bénéfique de l'étranger en ce qui concerne leur langue. Et même des intellectuels parisiens, chose plus frappante, l'ont bien accueillie. L'un d'eux, rappelant une tradition de création lexicale existant au sein même de l'intelligentsia académique, souhaite que cette "loi 101 à la française" encourage l'éclosion de néologismes, y compris des termes forgés de toutes pièces mais exprimant le génie créateur de la langue, garants de la vigueur de tout idiome.

DOSSIER: Artistes et société, les Impressionnistes — a possible version

Si les Impressionnistes ont été méconnus par leurs contemporains, la faute en incombe non seulement à la nouveauté qu'ils apportaient mais aussi au simple fait qu'ils appartenaient à une génération bien trop nombreuse. Le difficile, dans le tas, était de se faire remarquer, étant donné les circonstances qui régissaient l'admission au Salon.

Pour les artistes eux-mêmes, cette méconnaissance était plutôt le résultat du parti-pris du jury. Alors que, aujourd'hui, on peut inculper, non pas les officiels du système impérial, mais bien certaines forces, démographiques, économiques et sociales, qui opéraient à l'insu de tous au sein de cette société. Augmentation de la population, expansion de la prospérité, effondrement des bases économiques de l'offre et de la demande, autant de problèmes insolubles pour les pauvres administrateurs du Salon. Système qu'il était grand temps de modifier.

Tout se passe comme si, malgré leurs griefs (y compris l'insatisfaction que leur inspirent l'Ecole des Beaux-Arts et tel atelier où ils sont inscrits), les Impressionnistes commencent par bien vouloir collaborer avec ce système, plutôt que d'essayer de le contourner. Cette bonne volonté, voire même cette résignation, qui fait contraste d'ailleurs avec la hardiesse innovatrice de leur art, peut s'expliquer par le fait que la plupart d'entre eux appartenaient à des milieux conformistes.

Dossier: Artistes et société

semaine 1: un petit résumé

le passage ci-contre contient
environ 500 mots; vous le réduirez
à 150 mots environ

date de remise de cet exercice:

la semaine du 21 septembre

On estime à environ quatre mille le nombre de peintres professionnels à Paris et sa région dans les années 1860. Cette situation créait une âpre concurrence; il est évident que pour un nouveau venu, les chances de vivre de la vente de ses œuvres étaient vraiment minimales. De ce point de vue, les Impressionnistes n'ont pas plus souffert de l'originalité de leur style et de leurs thèmes que du nombre de leurs concurrents. Les artistes pullulaient, les soumissions au jury du Salon s'accroissaient chaque année, et des œuvres trop nombreuses couvraient les murs du Salon. La structure traditionnelle d'admission au Salon et l'accrochage par l'Académie rendaient ces problèmes insolubles.

Dans les années 1860, les artistes qui luttèrent pour se faire connaître, de même que les critiques et les journalistes, avaient tendance à blâmer les académiciens du jury et les officiels dont ils dépendaient pour ce qui était ressenti comme un rejet systématique, apparemment injustifié, de tableaux intéressants. Des représentants de Napoléon III, comme le comte de Nieuwerkerke, étaient continuellement vilipendés par les peintres et leurs amis journalistes pour les insuffisances de l'organisation du Salon. Pourtant, aujourd'hui, il nous semble que le jury malmené et les artistes refusés ont été les victimes inconscientes d'un changement de société. Le nombre d'œuvres proposées augmentant sans cesse à un rythme encore jamais égalé, la population et la prospérité de Paris étendant les catégories d'acquéreurs potentiels d'œuvres d'art (fig. 68), le système d'organisation de l'offre et de la demande s'effondra tout naturellement. Le jury du Salon, qui devait éliminer au moins la moitié des cinq mille toiles soumises pour des salles déjà insuffisantes pour en recevoir deux mille cinq cents, mérite plus la pitié que le blâme. Les murs sacro-saints du Salon, ainsi surchargés, exigeaient une réforme.

Jusque vers 1860, les Impressionnistes faisaient tous partie du monde parisien de l'art. Plusieurs d'entre eux n'étaient pas satisfaits de la formation donnée par l'Ecole des Beaux-Arts ou par les ateliers privés dans lesquels ils avaient pu s'inscrire. Néanmoins, comme tous les artistes talentueux et malgré leur souci d'accéder rapidement à la notoriété et au succès, ils semblent d'abord avoir eu l'intention de travailler dans le cadre existant du système en vigueur. En outre, afin de bénéficier des différents types de formation artistique (Cézanne était le seul à n'en avoir reçu aucune), ils soumettaient chaque année leurs toiles au jury du Salon. Son refus les accablait; son acceptation les satisfaisait et leur faisait espérer qu'on remarquerait leur œuvre. Ils jouaient le jeu et attendaient l'attention, l'éloge et la critique pour vendre au public. S'ils n'étaient peut-être pas très patients, ils étaient au moins résignés à attendre une notoriété longue à venir. Il est devenu banal d'affirmer que, dans l'ensemble, ils n'étaient révolutionnaires que dans leurs toiles. Dans les autres domaines, ils n'étaient pas rebelles mais conformistes, puisqu'issus pour la majorité d'entre eux de la petite et moyenne bourgeoisie.

FRENCH IIIA/IB

Dossier: "Artistes et société", Week 2Un morceau à regarder en classe)

L'idée d'une tour de 300 mètres avait été formulée par de nombreux ingénieurs européens et américains. Mais la seule tentative faite dans ce sens avait été l'obélisque de Washington, en granit revêtu de marbre. Avec ses 169,25 mètres de haut, l'obélisque de Washington était depuis lors le plus haut bâtiment du monde.

Après la défaite de 1870, on reparla beaucoup en France de la tour de 300 mètres comme d'un défi à lancer au monde. L'Exposition de 1889, qui devait fêter en même temps le centenaire de la Révolution de 1789, en parut l'occasion rêvée. D'autant plus que, en raison de cet anniversaire "républicain", les monarques européens avaient décliné l'invitation de la IIIe République.

Gustave Eiffel décida de présenter un projet de tour métallique de 300 mètres. Mais il avait de nombreux concurrents dont le plus inquiétant était le très officiel architecte Bourdais. Celui-ci ni présentait-il pas un projet d'une tour de 300 mètres en maçonnerie, baptisée "colonne du soleil" et surmontée d'une statue portant un phare suffisamment puissant, croyait-il, pour éclairer Paris la nuit. L'ingénieur suisse Maurice Koechlin (1856-1946), chef de l'atelier de Eiffel, et qui avait déjà effectué les calculs du viaduc de Garabit, fit un premier plan de tour en 1884, en collaboration avec un autre ingénieur du bureau Eiffel, le Français Naugier. L'architecte E. Sauvestre, chargé par Eiffel du travail architectonique, fit aussi un projet. La "tour Eiffel" fut donc le résultat d'un travail d'équipe.

L'atelier Eiffel faisait avec la tour toute une synthèse de ses travaux. Pour ancrer les quatre piliers, on employa par exemple le système de la presse hydraulique, comme le faisait couramment Eiffel pour ses ponts depuis 1858.

Dès que le projet de Eiffel fut accepté, les "spécialistes" s'employèrent à démontrer que la tour était mathématiquement impossible à construire. Un mathématicien fixa même la hauteur où la tour devrait scientifiquement s'écrouler, à 228 mètres. Si bien que, lorsque les ouvriers arrivèrent à cette hauteur, une foule accourut pour assister à la catastrophe. Aux "spécialistes" se joignirent les "artistes". Ces derniers signèrent une "Protestation des artistes" demeurée célèbre et que publia Le Temps, le 14 février 1887.

"Nous venons, écrivains, sculpteurs, architectes, peintres, amateurs passionnés de la beauté jusqu'ici intacte de Paris, protester de toutes nos forces, de toute notre indignation, au nom du goût français méconnu, au nom de l'art et de l'histoire français menacés, contre l'érection, en plein coeur de notre capitale, de l'inutile et monstrueuse tour Eiffel. La ville de Paris va-t-elle s'associer plus longtemps aux baroques, aux mercantiles imaginations d'un constructeur de machines, pour se déshonorer et s'enlaidir irrémédiablement? Car la tour Eiffel, dont la commerciale Amérique elle-même ne voudrait pas, c'est, n'en doutez pas, le déshonneur de Paris. Chacun le sent, chacun le dit, chacun s'en afflige

Défiler, marcher ensemble, costumés, un jour, deux jours, plus longtemps parfois, par les rues et les places, accompagnant en cortège l'irruption d'un personnage tutélaire, dont c'est, fugitivement, le temps de gloire, que l'on porte, que l'on hisse, que l'on pousse ou traîne, et dont s'affirme par ce parcours même l'insolite domination sur l'espace social un moment conquis. Faire grand bruit, briser le silence quotidien, l'abolir, à force de salves, de pétarades, de chants et de cris. Envahir, proclamer le droit des victorieux, quelque temps placés au-dessus des lois, des règles de conduite coutumières et devant qui tous les interdits brièvement fléchissent. Organiser parfois, à telle étape du cheminement, le simulacre d'un combat, mimer la bataille qui vient précisément d'être gagnée par les blancs sur les noirs, les vaillants sur les timides, les jeunes sur les anciens, par l'ordre imaginaire sur l'ordre imposé. Telle est la fête. C'est un triomphe, semblable à celui de César: l'entrée conquérante, brutale, par la brèche ouverte, en plein milieu de la société close, cette fois vaincue, démembrée, subjuguée, d'un groupe d'hommes qui se pavanent, occupent le terrain, arrogants, impérieux, réclamant à boire, un tribut, le droit de chiffonner les filles. Enfin, le soir, le terme mis aux parades et aux débordements, solennellement, par ce grand feu, ce bûcher où les emblèmes triomphaux sont brûlés devant la foule, signifiant que c'est fini, que le monde, purifié par l'explosion du tumulte, revient à l'endroit, retourne au calme, à l'ordonnance, à l'habituel. Rupture, subversion tapageuse, licence octroyée, trouble permis — prenons garde encore à deux aspects, latéraux mais essentiels. Le premier, disons, politique: la manière discrète dont le pouvoir régulateur, dont les "autorités" réussissent tout de même à contrôler le débridement, à l'endiguer, usant pour l'encadrer des rites de la religion, projetant sur lui la discipline militaire et, par le choix des capitaines imposés aux escouades turbulentes, par de judicieuses distributions de largesses, par le prix même des équipements requis, sauvegardant, en dépit de l'annulation prétendue des hiérarchies, la prééminence des plus riches. L'autre aspect est économique: c'est le gaspillage ostentatoire, un moment substitué à la parcimonie de tous les jours, cette dépense à quoi chacun se sent tenu durant la fête, l'épargne qui se consume bien avant que le feu ne soit mis au bûcher final; par conséquent, tout autour du cortège insouciant, les marchands qui s'affairent et qui gagnent.

Il s'agit bien d'une survivance, d'un vestige. Traité comme tel par le public, pour qui ces réjouissances participent d'un héritage ancestral, qui voit en elles un moyen de revenir à cette identité profonde dont la civilisation de notre temps le dépouille, à des racines de vitalité ancrées dans un passé paysan dont nos parents, il y a deux, trois générations, sont à peu près tous sortis. Mais traité comme tel aussi par les ethnologues, qui depuis peu ont découvert dans l'espace français un champ d'enquête aussi fascinant que l'était seule jusqu'alors la sauvagerie du bout du monde, et qui se hâtent de recueillir les débris d'une culture saccagée, de les sauver du naufrage, de les étiqueter, de les classer parmi d'autres formes résiduelles dans les réserves d'un musée qui nous est de plus en plus cher, celui des "arts et traditions populaires". Les fêtes traditionnelles ont l'attrait des greniers oubliés, des albums de famille, des éventaires de la brocante. Elles sentent le passé rustique. Leur actuel succès tient au mirage qu'elles proposent à chacun d'entre nous d'une histoire personnelle, récente et pourtant menacée, tout envahie d'oubli; il tient à la place que nous leur assignons dans un patrimoine dont nous discernons qu'il va bientôt, d'un coup, tomber sous nos yeux en poussière.

DOSSIER: Le calendrier d'un Français

Résumé no. 8. Le texte qui suit a environ 500 mots. Vous le réduirez à environ 250 mots.

Solidement campée derrière son comptoir, mains aux hanches, la boulangère observe en hochant la tête les voitures qui défilent depuis l'aube sur la nationale 7, pare-choc contre pare-choc, au ras de sa boutique. "Ils sont fous, ces touristes!"

Tout le monde le dit et les statistiques le prouvent, mais à quoi bon tant de chiffres? Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que des millions de Français se ruent les mêmes jours d'été vers les gares et sur les routes; qu'après avoir fait la queue, piétiné, roulé au pas, recrues de fatigue et de nervosité, ils s'entassent tant bien que mal dans les mêmes stations, les mêmes hôtels, les mêmes villas, les mêmes camps et sur les mêmes plages, hier désertes et aujourd'hui surpeuplées; qu'ils entendent bien prendre, aux mêmes heures et aux mêmes endroits, les mêmes repas et les mêmes plaisirs, emprunter dans la même direction les mêmes chemin, et parfois le chemin du même hôpital, et qu'ils feront dans quelques semaines, tous ensemble encore, mouvement en sens inverse dans les mêmes conditions.

Chaque année également s'élève le même concert de lamentations. C'est trop bête, à la fin! On invoque pêle-mêle l'utilisation rationnelle de l'équipement touristique, le coût des accidents de la route, la surcharge des transports, des postes, du téléphone, les pertes pour l'économie nationale, les exemples étrangers, pour conclure à la stupidité de cet exode moutonnier, à la nécessité d'étaler les vacances. Puis, l'automne venu, tout est oublié et, l'année suivante, tout recommence.

Les sociologues expliquent gravement que le succès des clubs et organisations de vacances collectives vient de ce qu'ils reconstituent un niveau ^{*} tout aussi concentrationnaire que l'HLM ou la ville nouvelle, le faubourg ou la rue, le bureau ou l'usine. Or ce n'est pas vrai, en tout cas aux yeux de ceux qui choisissent ces formules et pas seulement de ceux-là. Le dépaysement, le changement de rythme, des contraintes acceptées et des [†] plaisirs partagés brisent la monotonie, la routine, le carcan des tâches et des obligations, l'étau de l'ennui. Ce qui, onze mois durant, semble inévitable et intolérable — attendre, piétiner, se bousculer, s'entasser — est soudain admis avec bonne humeur, voire avec plaisir.

La vraie rupture cependant, c'est la rupture de l'isolement. La solitude, l'anonymat, l'écrasement de l'homme d'aujourd'hui, réduit à une série de numéros, ont été cent et mille fois dénoncés comme l'un des vices traumatisants des sociétés dites évoluées. On a dit et redit aussi les méfaits de l'explosion de la cellule familiale, déploré le fossé qui sépare parents et enfants. Les vacances sont l'occasion, bien souvent unique, de reconstituer cette cellule, de faire vivre au même rythme les générations séparées tout au long de l'année par leurs horaires et leurs charges respectives.

Pourquoi refuser de voir ce qui crève les yeux? La plupart des Français, des Européens, prennent leurs vacances en juillet-août parce qu'ils préfèrent la foule à la solitude. Toutes les démonstrations, tous les raisonnements ne sauraient prévaloir contre ce choix instinctif qui procède aussi bien d'une autre raison, toute prosaïque mais non moins puissante, parce que ce sont les plus beaux mois de l'année, les plus chauds, les plus lumineux, les plus gais.

date limite: la semaine du 19 octobre.

* [sic] = de vie? (omitted)

† des... des = les... les??

DOSSIER: Le calendrier d'un Français
résumé no. 8, an approximate version

On sait qu'en France trop de gens prennent leurs vacances en même temps. Et que cela crée, pour ces mêmes gens, que ce soit à l'échelle personnelle ou nationale, toute sortes d'inconvénients: embouteillages, ennuis, surpeuplement des plages, accidents, pertes économiques, que sais-je.

Chaque année on entend les mêmes critiques, on fait les mêmes propositions destinées à améliorer cette situation à partir de l'année suivante, en étalant les vacances. Mais l'année suivante arrive et, fatalement, la même chose se reproduit.

Bizarre que des gens qui, coudoyant toute l'année leurs semblables dans des HLM ou des usines, choisissent de continuer à les coudoyer bien qu'ils aient l'occasion pour une fois, un mois sur douze, de les éviter! Mais ce qui importe, au contraire, selon les chercheurs, c'est le fait de ne plus être seul. Il paraît qu'à l'usine, au sein de la famille même, malgré les apparences, on vit isolé, que ce soit dans l'anonymat du travail ou dans la séparation des générations. Par contre, aux périodes de vacances, on retrouve une solidarité perdue, dissipée dans la vie quotidienne.

La véritable cause, donc, ce qui donne ces foules de vacanciers, c'est que ceux-ci aiment la foule. Et il y a aussi, bien sûr, le fait qu'ils profitent ainsi des beaux jours, qui, eux, ne s'étaient pas!

Extraits de "Parler croquant"

L'auteur, Claude Duneton, est né en 1935 en Corrèze (19). Il parle ici de sa première journée à l'école et de ses découvertes sur le langage.

1. Dans la cour de la petite école, ce fut le remue-ménage habituel avec la gêne, les présentations timides: nos mères nous confiaient. Nous n'étions d'ailleurs que quatre ou cinq nouveaux; les autres étaient des grands et des grandes, j'en connaissais plusieurs... Nous avions tous des sabots, des jambes nues, des têtes rondes, aux crânes plus ou moins rasés, des visages plus ou moins ahuris... Mes copains. Au moment de se mettre en rang sous la cloche, un des nouveaux s'est fait remarquer. [...] La demoiselle lui expliquait gentiment qu'il devait se mettre sur le rang comme les autres, mais il se rebiffait: "Qué me vòl?" répétait-il ("Qu'est-ce qu'elle me veut?"). C'était le fou rire général sur le rang, parce que voilà: Trois-Pommes ne connaissait pas un seul mot de français. Sa grande soeur tâchait de faire l'interprète. Elle est allée le chercher, lui tirant le bras. Elle était rouge de honte dans son tablier à carreaux.

2. Ce fut là mon premier étonnement sur le langage - j'en ai eu plusieurs depuis. Certes, nous parlions tous patois, les conversations sur la route ne s'étaient pas faites autrement. Moi un peu moins que les autres parce qu'à deux ans une maladie grave m'avait valu un long séjour dans un hôpital à Paris. J'avais donc par hasard appris à parler français en premier lieu et mes parents avaient continué sur cette lancée. Cependant, tous les enfants passaient automatiquement au français dès qu'ils étaient dans la cour de l'école - Trois-Pommes me paraissait bizarre de ne pas même comprendre "la langue comme il faut". Ce que je ne savais pas, c'est que la chose était naturelle à l'époque, qu'il était fréquent qu'un enfant arrive à l'école sans connaître autre chose que le patois - de plus en plus fréquent du reste à mesure qu'on remontait dans le temps: trente ans avant nous, c'était tous les enfants qui arrivaient ainsi pour leur premier matin de classe. Puis, de génération en génération, ils apprenaient un peu le langage entre cinq et six ans, surtout après la guerre de 14-18. En fait, Trois-Pommes et moi, nous représentions symboliquement, et sans nous en douter, le tournant du siècle: en ce matin d'avril 1941 j'étais là, devant la classe, le premier enfant de la commune à se présenter dont le français était la langue maternelle; il était, lui, le dernier qui arrivait à l'école sans en connaître un seul mot.

3. Alors que parlions-nous, là-bas, dans les collines? J'ai dit "le patois" parce que c'est le terme sous lequel on nous obligeait à désigner notre langue - et à en croire le vocabulaire courant, tout ce qui n'était pas du français était du patois. C'est une vue commode qui a été imposée abusivement aux populations françaises, mais c'est une vue un peu simpliste. Chacun sait que du Limousin à l'océan Atlantique, aux Alpes et à la Méditerranée, existe une langue romane que l'on appelait autrefois la langue d'oc, puis que des nécessités politiques ont fait ne plus appeler du tout, et que les linguistes modernes désignent sous le nom d'occitan.

était possible de s'adresser dans cette langue à ses fermiers et métayers des communes voisines, ou conseiller un client de la campagne. Il pouvait se faire aussi qu'il soit même un occitaniste lettré, et qu'il écrive des poèmes occitans pour une revue félibre - mais c'était alors une exception. Pour donner une idée assez juste de l'évolution des deux langues dans mon village, je dirai qu'avant et pendant la guerre de 14 le vieux médecin Serroux donnait toutes ses consultations, à domicile, en occitan, mais que le Dr Faige, qui lui a succédé après 1918, auscultait les malades qui lui décrivaient leurs maux en oc, mais auxquels il répondait, lui, en français. Enfin, depuis les années 50, la plupart des médecins locaux ne connaissent même pas l'occitan - les pharmaciens toutefois l'emploient encore à l'occasion.

Questions sur les extraits de Parler croquant

- 1 Où se passe la scène décrite dans le premier paragraphe? Qui sont les différentes personnes présentes?
- 2 Pourquoi Trois-Pommes ne sait-il pas parler français? Pourquoi s'appelle-t-il 'Trois-Pommes'?
- 3 Tous les gens présents dans la scène n'ont pas les mêmes réactions et les mêmes sentiments. Indiquez brièvement leurs différentes sortes de réactions.
- 4 Pourquoi l'auteur parle-t-il de *langage* plutôt que de *langue*?
- 5 Résumez en quelques mots ce que symbolisent Trois-Pommes et l'auteur, Claude Duneton.
- 6 Dans le troisième paragraphe, il y a des expressions qui révèlent que les gens comme Claude Duneton souffraient de l'attitude officielle envers leur langue maternelle. Pouvez-vous en trouver quelques-unes?
- 7 Pourquoi l'auteur dit-il que cette vue d'une langue comme un *patois* avait été imposée "abusivement"?
- 8 Dans les paragraphes 4 et 5, on indique certains facteurs de changement dans la situation linguistique dans le pays de l'auteur. Pouvez-vous en citer trois et les dater?
- 9 Dans les trois derniers paragraphes, on trouve différentes catégories de gens qui parlent, ou parlaient, l'occitan, qui sont ou étaient bilingues, et différentes sortes d'activités ou d'endroits où les situations linguistiques sont intéressantes. Pouvez-vous faire une liste et indiquer ce qui se passe (se passait)?
- 10 Expliquez l'expression "la langue comme il faut" (paragraphe 2).

11 Pourquoi les pharmaciens avaient-ils la possibilité de parler occitan?

NB En répondant à ces questions, n'employez pas les mots de l'auteur. Trouvez d'autres mots.

- 1 "Expressions anglo-saxonnes" (ligne 2) — expliquez le sens de ces mots, en utilisant le verbe *emprunter*.
- 2 "tant qu'il les modifiera phonétiquement" — exprimez dans d'autres mots, en utilisant le mot *si*.
- 3 "l'impérialisme culturel" (lignes 5-6) — expliquez cette idée.
- 4 Ces coupables dont il est question à la ligne 6, de quoi donc seraient-ils coupables?
- 5 Les deux mots *audit* et *ordinateur* sont des exemples de quoi (ligne 11)?
- 6 Dans quel sens *contredanse*, *paquebot* et *télévision* ressemblent-ils à 'audit' et à 'ordinateur'? Et dans quel sens diffèrent-ils de ces deux mots?
- 7 Expliquez ce que c'est qu'un *flandricisme* (ligne 13).
- 8 Selon vous, en quoi consisterait cette 'diversité de la langue' pour l'auteur? (V. ligne 14)
- 9 A la ligne 17, expliquez cet *ostracisme de classe* dont il est question.
- 10 Exprimez dans d'autres mots le bout de phrase qui termine le premier paragraphe: "...qu'ils agrémentent de leur accent".
- 11 Quel sens, selon vous, faudrait-il donner à l'expression *racisme anti-jeunes* (ligne 36)?
- 12 Pouvez-vous deviner ce qui se passait réellement, selon l'auteur, dans les commissariats des lignes 39-40?
- 13 Expliquez l'attitude qu'exprime l'auteur envers De Gaulle et Pompidou aux lignes 31-32.
- 14 "depuis un bon siècle" (ligne 48) — exprimez autrement cette même idée.
- 15 La 'langue-gargarisme' dont il est question à la ligne 58) — pouvez-vous expliquer ce que veut dire l'auteur avec cette formule?
- 16 Si vous voyez un sens global à ce passage, pouvez-vous le résumer en une seule phrase?

Le français accueille et accueillera de plus en plus d'expressions anglo-saxonnes. Il ne s'en portera pas plus mal tant qu'il les modifiera phonétiquement, les intégrera, se les appropriera. Cet apport anglo-saxon n'est pas seulement dû au snobisme ou à l'impérialisme culturel Etats-Unis. Les véritables coupables sont les puristes, les fondateurs d'académies qui en s'opposant aux dérivations, en refusant bêtement qu'on écrive *par contre* aussi bien qu'*en revanche* à cause d'une opinion de Voltaire, qui ne supportent ni *audit* ni *ordinateur*, mais tolèrent *contredanse*, *paquebot*, *télévision*, qui suspectent *réticence*, qui font la chasse aux belgicisms²⁴, aux flandricisms²⁵, bref à la diversité de la langue... Car leur incohérence est grande, tandis que leur dédain des mots ou expressions tirés du fonds français correspond bien trop souvent à un ostracisme de classe : les mots « populaires » ou « familiers » ne sont admis que s'ils sont anciens et hors d'usage... A force de montrer qu'on ne saurait bien parler — et encore moins écrire — le français, ils ont convaincu les francophones : beaucoup croient leur propre langue inaccessible. Ils baissent les bras, renoncent et se débrouillent avec de nouveaux mots, venus d'ailleurs, qu'ils agrémentent de leur accent.

La langue, notre langue était « trop belle ». Nourris de Georges Duhamel, qui restait l'exemple de la pureté linguistique à l'école, nous nous en détachions de plus en plus. On nous la décrivait comme difficile et nous comprenions que nous ne la pratiquerions jamais assez bien. D'ailleurs, ceux qui la parlaient bien, De Gaulle, puis Pompidou trahissaient leur parole et ne tenaient que par leurs masques. Ils nous servaient de repoussoirs.

Se souvient-on des « années Pompidou » ?

En ce temps-là, on parla, non sans abus, de « racisme anti-jeunes ». Ces derniers, dont je fus, se sentaient menacés. Certains, comme Pierre Overney ou Richard Deshayes moururent. Une étrange épidémie décimait les Arabes dans les commissariats. Partout, dans les villes, stationnaient les cars menaçants des CRS, des gardes mobiles...

Aucun danger ne menaçait le pays : ce n'était pas la guerre. Nous ne risquions généralement pas nos vies. Nous refusions l'armée française qui voulait nous dresser, nous devenions objecteurs de conscience... Aurait-on pu être fier d'une armée qui perdait toutes les guerres depuis un bon siècle et qui représentait le contraire de ce que à quoi nous croyions ? Car nous croyions, en fait, sans employer ces mots, à ce qui devrait faire la France : Liberté, Egalité, Fraternité... On a toujours tort de croire.

Tout contribuait à évoquer des jours plus sombres. La France nous faisait peur, nous étions l'« ennemi intérieur ». Aux lourdes bottes en stationnement des CRS nous préférons les boots « made for walking » qui nous emmèneraient « on the road again », loin de cette France repue et de sa langue-gargarisme, si belle, si pure, mais qui mentait. Nous usions de mots américains, ceux de l'anti-impérialisme...

Quelques questions sur le Centre Pompidou

1 **E**n ce temps-là, l'emploi était stable, seuls les espaces étaient flexibles. Il y avait ce Pompidou, qui était bizarre pour un gaulliste : il préférait la peinture moderne aux des-

5 sus de cheminée. Il voulait un grand Centre national d'Art et de Culture, on le lui apporta sur un plateau qui s'appelait Beaubourg. Quand Pompidou vit la maquette, il dit simplement : « Ça va faire crier. » C'était en 1971. Lui qui fera zigouiller Buffet et Bon-

10 temps à la demande générale du public était prêt cette fois à le heurter. Il savait qu'en France crier fait souvent du bien.

15 La charpente métallique commença à s'élever au moment du premier choc pétrolier. C'est peut-être pour cela qu'on parla aussitôt d'une « raffinerie ». Sauf les gens raffinés, qui disaient « Meccano ». Albert, lui, il a toujours

20 appelé ça « le bateau ». Albert est un habitué de la passerelle. L'après-midi, il vient s'accouder au bastingage, vers l'entrée ouest du Forum. Il tourne le dos au pont inférieur où l'on vient d'installer un rideau de scène de Picasso,

25 comme la voile amenée d'un bateau-lavoir. Il n'a pas un regard pour le « volume virtuel » de Soto, suspendu en l'air comme un grain sur la mer. Dehors, les avaleurs de feu et les frappeurs de tam-tam, tous ces indigènes venus en pirogue, c'est bon pour les touristes. Pas pour

30 les vieux matafs de la passerelle : retraits du quartier, minorités ethniques et moustachues, rescapés du Centre Europe en bonnet d'astrakan. L'air du large leur vient seulement d'une toute petite porte sur la piazza, filtrée par la

35 « sécurité » : la montagne a accouché d'un trou de souris.

Comme dans la Rome antique, les briscards du Forum sont là pour régler les affaires mon-

40 diales. Le dollar, la SNCF, tout y passe. Il y a toujours un moussaillon beur ou black pour leur donner la réplique. Aujourd'hui se tient un conseil restreint sur l'affaire des otages : « En 42, les otages, j'aurais vu, c'était réglé sans

45 pub à la télé. » Ce sont les villageois de Beaubourg, ils n'ont rien à cirer que l'« espace de séminaire » se trouve dans la « bulle » du premier étage. Les activités de l'IRCAM les laissent froids. Ils font partie des 11,5 % de visi-

50 teurs qui « parcourent le Centre sans pénétrer dans ses activités ».

sel Reflets 22, cassette, service recordings en Beaubourg à 10 ans

Beaubourg : une enveloppe très lisible qui contient un univers très magique. D'un côté, la poutrelle et le verre virils et déchiffrables. De l'autre, l'informatique et l'audiovisuel, mystérieux et doux. Du soft emballé dans du hard. Le Centre Pompidou, c'est l'architecture du fer qui couve l'ordinateur, c'est le XIX^e siècle qui donne la main au XXI^e siècle, ce qui explique l'engouement des habitants du vingtième.

Le génie du lieu, tout compte fait, on le trouve à la bibliothèque. Le public y vient surtout pour elle. La bibliothèque fonctionne comme une maternelle. Tous les joujoux sont à portée de main, c'est la maîtresse qui les rangera. En plus, l'institut vit parmi nous, en plein centre de la classe.

Le comportement des lecteurs est celui des bambins. Ils ont besoin de deux livres mais ils en prennent dix par peur de manquer. Ils marquent farouchement leur territoire. Même s'il y a des places, on en voit qui s'assoient ou qui s'allongent par terre. D'autres se mettent dans des positions biscornues au pied d'un rayon, en hommage à la flexibilité.

Le soir, les plus vicieux planquent leurs ouvrages de linguistique au rayon gastronomie. C'est pour être sûr de les retrouver demain si la maîtresse s'en aperçoit pas. Il y a aussi ceux qui font des niches aux petites filles. Pour les chercheurs, ce serait même l'une des raisons qui font qu'on trouve quatre femmes pour six hommes à la BPI, alors que la proportion s'inverse dans les bibliothèques municipales. J'ai abordé quelques gamines pour leur demander si elles se faisaient draguer. Elles m'ont répondu que oui et m'ont prié de dégager.

Il est 8 heures. En bas, au Forum, Albert et les bonnets d'astrakan achèvent leur réunion de travail. Il y a encore un vague débat pour savoir si le général de Gaulle à Londres mangeait de la nourriture anglaise parce qu'alors là, chapeau ! « C'est pas que je m'ennuie, dit Albert, mais y a ma beaubourgeoise qui m'attend. »

ALAIN SCHIFRES ●

- 1 Pouvez-vous expliquer cette allusion à la bizarrerie d'un gaulliste qui aime l'art moderne?
- 2 Dans le mot *plateau* (ligne 8), voyez-vous une plaisanterie?
- 3 Expliquez l'emploi du futur *fera* à la ligne 11.
- 4 En quoi consisterait, selon vous, le fait de 'heurter' le public? (ligne 13)
- 5 A la ligne 18, 'raffinerie' et 'raffinés' font un jeu de mots — pouvez-vous l'expliquer?
- 6 Le deuxième paragraphe contient une bonne dizaine de termes nautiques. Pourquoi l'auteur les emploie-t-il? Pouvez-vous en trouver huit?
- 7 Les lignes 36-37 contiennent une allusion plaisante à une locution connue. Pouvez-vous l'identifier?
- 8 Pourquoi ce rappel de la Rome antique (ligne 38)?
- 9 Ligne 41 — encore une allusion à la marine à expliquer!
- 10 Pouvez-vous expliquer l'*enveloppe lisible* et l'*univers magique* des lignes 52-53?
- 11 Le mot *y* de la ligne 62, pouvez-vous en expliquer l'antécédent?
- 12 Pourquoi cette comparaison avec une maternelle (ligne 64)?
- 13 A la ligne 76, remplacez *planquent* par un autre mot de même sens.
- 14 A la ligne 80, remplacez *font des niches aux* par une autre locution ou mot d'à peu près le même sens.
- 15 Expliquez les chercheurs de la ligne 81.
- 16 Si, dans le sigle BPI de la ligne 83, le B veut dire 'bibliothèque', pouvez-vous trouver le sens des P et I?
- 17 Remplacez *alors que* (ligne 83) par une autre expression voulant dire la même chose.
- 18 *si elles se faisaient draguer* (ligne 86) — remplacez ce bout de phrase par un autre voulant dire à peu près la même chose.
- 19 Exprimez en d'autres mots a) polis et b) impolis ce que ces jeunes personnes dont il s'agit aux lignes 86-87 ont dû répondre à notre auteur.
- 20 "Chapeau!" (ligne 93) — pouvez-vous expliquer le sens de cette exclamation?
- 21 Quel sens voyez-vous dans *ma beaubourgeoise* (ligne 94)?

55

60

65

70

75

80

85

90

95